

## L'Apostolat roman par Raoul Verfeuil

Voici le chapitre de la victoire. Courtès, le h'ros du roman, sort de prison où il se trouvait pour cause de propos pacifistes.

### CHAPITRE XVIII

Courtès sortit de prison le matin même de l'armistice.

Au greffe, sa femme et ses enfants l'attendaient, en compagnie des rédacteurs de la *Paix*, laquelle, au lendemain du procès, avait obtenu l'autorisation de reparaître.

Emu aux larmes, il embrassa tout le monde.

Dehors, deux taxis stationnaient. Il monta dans l'un avec Mme Courtès, les enfants et Pollaure. Les camarades prirent l'autre.

Le ciel, maussade et bas, laissait tomber sur Paris un jour sale, et Courtès croyait voir partout ruisseler le soleil.

Des relents de cuir tanné empuantissaient le quartier ; il avait encore dans les narines l'ignoble odeur de la prison, odeur qui tient à la fois de la caserne et de l'hôpital, de l'étable et des water-closets, odeur indéfinissable d'ammoniaque, de formol et d'urine mélangés, et il lui semblait respirer des parfums.

Que d'événements depuis le procès et ces jours-ci surtout !

L'offensive allemande repoussée alors que l'on commençait, comme en 1914, à désespérer et que l'on parlait déjà d'un nouvel exode à Bordeaux ou ailleurs ; puis, la pression incessante des armées franco-anglo-américaines ; la ligne Hindenburg entamée ; les premiers replis de l'ennemi ; la déclaration des Empires Centraux proposant au président Wilson de conclure immédiatement avec lui et ses alliés un armistice général et d'ouvrir sans délai des négociations de paix sur les bases des 14 points stipulés dans le message du 8 janvier 1916 ; les succès militaires des alliés, la retraite méthodique et dévastatrice des troupes allemandes ; la révolution bulgare entraînant la dissociation de l'Autriche-Hongrie, qui, elle-même, entraîne la capitulation de l'Allemagne que travaille aussi la Révolution ; les insurrections dans l'Empire ; l'arrivée des délégués allemands au grand quartier général pour y demander un armistice ; l'acceptation des conditions des alliés et, cette nuit même, annonçait Pollaure à Courtès, l'échange des signatures, puis l'ordre envoyé par Foch de suspendre les hostilités à partir de 11 heures du matin.

Et l'on annonçait aussi le triomphe de la Révolution allemande, la nomination de M. Ebert comme chancelier à la place de Max de Bade, démissionnaire ; l'abdication et la fuite du Kaiser ; la proclamation de la République en Bavière, sous l'impulsion de Kurt Eisner, puis dans tout le territoire ; l'Autriche-Hongrie emportée elle aussi par la trombe révolutionnaire ; Vienne, Prague, Budapest, aux mains des insurgés, tout un écroulement formidable de trônes, toute une éclosion prestigieuse de Républiques...

Courtès, haletant, écoutait Pollaure qui lui apprenait aussi les nouvelles, arrivées dans les dernières heures de la nuit et dans la matinée même. Et ces événements étaient si prodigieux et la joie qu'il en éprouvait était si grande, qu'il en était comme hébété. Quelle journée mémorable et comme il remerciait le hasard de l'avoir rendu, ce jour-là précisément, à la liberté !

La Paix et la Révolution allemande ! Quels événements considérables ! Deux immenses rêves caressés pendant près de cinq ans, parmi les cruelles épreuves et qui se réalisaient cependant, tellement il est vrai que, de la nuit la plus noire, la plus sinistre et la plus longue, finit par surgir tout de même l'aurore ! Et, à l'intérieur du parti aussi, d'heureuses transformations s'étaient produites.

Au mois d'août déjà, lors du Conseil national, les minoritaires avaient enfin obtenu la majorité des mandats. Comme il ne s'agissait que d'un Conseil national, la direction du parti et de *l'Humanité* était restée provisoirement la même jusqu'au prochain Congrès. Mais le Congrès s'était tenu il y avait trois semaines et les minoritaires avaient définitivement triomphé. Ils étaient les maîtres du parti et du journal.

Le parti, grâce à eux, allait faire — la paix venue — la politique qu'il n'aurait jamais dû cesser de pratiquer, même pendant la guerre ; la politique conforme à la tradition et aux intérêts du socialisme sacrifié pendant plus de quatre ans aux puissances infernales d'argent et de meurtre, immolé, de bonne ou mauvaise foi, sur les autels sanglants de l'union sacrée, de la patrie, de la guerre...

Louis Varen remplaçait Outreuil au secrétariat du parti ; Castrin succédait à Fouinardet à la direction du journal et Pollaure rappelait le cri de Fouinardet à la fin de la dernière séance du Congrès lorsqu'il s'était vu, en un scrutin passionné, destitué de ses fonctions de directeur.

— Kienthal ! avait-il rugi, en un cri rauque de bête blessée.

— Kienthal ! Oui ! c'était Kienthal qui triomphait c'était Zimmerwald ! c'était Stockholm ! C'était l'effort immense, soutenu, persévérant et divers de tous les socialistes de bonne volonté qui, quelles que fussent leurs divergences sur la tactique à employer pour ramener la paix et sur certains points de doctrine, avaient fini par terrasser la bête immonde vainement traquée pendant des années.

La Révolution russe, la Révolution bulgare malheureusement tuée dans l'œuf, la Révolution autrichienne, la Révolution allemande étaient dues à la misère et au désir intense de paix, qui s'était emparé des populations de ces pays et de tous les pays. Elles étaient dues aussi à la propagande continue, inlassable et héroïque de l'opposition socialiste qui était, en effet, représentée à Zimmerwald et Kienthal, et qui serait allée à Stockholm, si la conférence s'était tenue.

Nombreux étaient les camarades qui, ayant mené cette propagande, avaient été persécutés, arrêtés, condamnés. Derrière Liebknecht, Ledebour, Haase, Rosa Luxembourg, Clara Zetkin, les « socialistes du Kaiser » entre autres, bravant les pires sévices, avaient fait une action admirable.

— J'espère ne pas mourir sans avoir vu la République allemande, avait dit le député Hoffmann à Kienthal.

La République allemande naissait, et il avait fallu l'émeute pour délivrer nombre de militants emprisonnés par le gouvernement du Kaiser dont on les accusait pourtant de faire le jeu. Courtès était heureux, immensément heureux.

Les attaques ignobles du *Conservateur*, les calomnies répandues contre lui par la feuille royaliste et reprises par des membres même du parti, les heures d'amertume et de souffrance, la scène atroce d'Ondres, la brouille avec les Gentil, les incidents cruels du lycée Janson, sa révocation, son emprisonnement, toute cette pestilence était emportée par les heures présentes comme les miasmes sont emportés par le grand coup de vent venu du large qui balaie et qui purifie.

L'atmosphère était nettoyée ; les miasmes volatilisés, les nuages opaques dissous ; il ne restait plus, dans l'air limpide et le ciel serein, que le soleil.

Courtès avait voulu, avant de rentrer chez lui, passer aux bureaux de la *Paix*. Les taxis étant arrivés rue des Halles s'arrêtèrent. Des camarades étaient là. Et ce fut une réception d'une cordialité simple et charmante. On but une coupe de champagne, on toasta à la Paix revenue, à la Révolution qui venait.

Il était près de onze heures. Courtès avait hâte à présent de revoir son foyer quitté depuis six mois, le cadre familial où il avait passé tant d'heures de douceur et d'étude entre sa femme et ses enfants adorés et ses bons livres si aimés aussi et si

consolants. On héla une voiture et il partit, accompagné des siens et de Pollaure retenu à déjeuner et avec lequel, l'après-midi, il se rendrait à la Chambre où Clemenceau devait faire connaître officiellement la signature et les conditions de l'armistice.

Dans les rues, une foule innombrable déjà circulait.

La nouvelle de l'armistice, chuchotée d'abord, se précisait et elle poussait hors des écoles des milliers d'enfants et hors des ateliers, des usines, des maisons de commerce, des boutiques et des bureaux, des milliers et des milliers de gens radieux, de toutes conditions et de tous âges, qui se répandaient dans Paris en un flot gigantesque et mugissant.

Le taxi s'était à peine engagé dans la rue de Rivoli qu'un coup de canon, au loin, se fit entendre. Il était onze heures — l'heure historique, l'heure de la Paix.

D'autres coups suivirent, assourdis par la brume et ce fut une succession de salves. Puis les cloches des églises, une à une, se mirent à carillonner, dans une émulation sonore qui enveloppa Paris d'un voile frissonnant de notes allègres. Les balcons et les fenêtres se couvraient de drapeaux de toutes couleurs, de toutes dimensions, de toutes étoffes, de tous pays, en une floraison subite et bariolée qui éclaboussait les maisons de tons clairs et les faisait ressembler à des palettes somptueuses d'artistes.

Dans la foule, qui grossissait de minute en minute, les corsages et les chevelures des femmes, les boutons, les poches et les chapeaux des hommes se paraient de cocardes, de petits drapeaux, de mouchoirs et de rubans aux couleurs alliées.

Au Palais Royal, un monôme d'étudiants zigzagua, entraînant dans son tourbillon des femmes et des soldats, des femmes qu'on embrassait à bouche-que-veux-tu et qui se laissaient faire, des soldats qu'on enrubannait de pied en cap et qui se laissaient faire aussi, dans la surprise ahurissante de cette paix qui venait aussi brusquement qu'était venue la guerre.

Le taxi avançait de plus en plus difficilement. Des autobus, pavoisés de fanions, qui cherchaient à gagner la place de la Concorde, durent prendre, pour y parvenir, des itinéraires invraisemblables. Des camions américains passèrent, chargés de grappes d'hommes, d'enfants et même de femmes — de femmes échevelées et dégrafées que les soldats yankees faisaient sauter sur les genoux ou même prenaient à califourchon sur les épaules, cependant que les cries de « Vive la France ! » montaient des poitrines dilatées en des hurlements suraigus.

A la Concorde, le taxi de Courtès fut, un long moment, arrêté par un immense cortège qui débouchait de la place. On avait enlevé les canons allemands qui se trouvaient là depuis des mois, trophées de guerre glorieux et inutiles et on les traînait on ne savait où et sans savoir pourquoi, pour le plaisir de les traîner, dans un bruit énorme et irritant de vieille ferraille rebutée.

Et, alternant avec *la Madelon*, la rengaine stupide s'élevait, beuglée par d'innombrables voix !

*Ah ! fallait pas, fallait pas qu'il y aille.*

*Ah ! fallait pas, fallait pas y aller !*

La Concorde enfin traversée, on retrouva un peu de calme et de solitude. Le Cours la Reine était désert, mais, place de l'Alma, il fallut encore s'arrêter. Le maréchal Foch, qui rentrait chez lui avenue de Saxe, ayant été reconnu, on l'avait acclamé et toute une population en délire le suivait.

Un matin de juillet, un obus allemand était tombé sur cette place, en plein marché, et Courtès qui, en tramway, regagnait Passy, avait failli être tué. L'obus avait éclaté à quelques mètres du tramway. L'avant de la voiture avait été pulvérisé, le wattman grièvement blessé. Descendu précipitamment avec les autres voyageurs,

Courtès avait vu, dans un enchevêtrement de tables, de bancs et de branches renversés et brisés, le cadavre d'une marchande de quatre-saisons tuée pendant qu'elle débitait sa marchandise. Elle avait eu la tête broyée et, de sa blessure effroyable, de la cervelle et du sang coulaient. A ses côtés, son mari était étendu, le visage noirci comme par la poudre — mort aussi. Et un cheval gisait près d'eux, sur le dos, les jambes en l'air, le ventre crevé laissant passer les tripes, en une position grotesque et horrible à la fois.

Un arbre avait été décapité net, au ras du tronc, l'armature métallique d'un autre avait été arrachée et des morceaux de fonte projetés à plusieurs centaines de mètres.

Courtès avait gardé de cette vision un souvenir angoissé et comme une sorte d'épouvante. Chaque fois qu'il passait là, il ne pouvait s'empêcher de l'évoquer.

Et il se disait, aujourd'hui, l'évoquant encore, que c'était de ces crimes et de beaucoup d'autres plus abominables et plus sanglants qu'étaient faites la défaite des uns, la victoire des autres, la capitulation de Ludendorff réduit à merci, le triomphe de Foch que la foule en liesse escortait.

Sans autre encombre, ils arrivèrent enfin rue Nicolo où ils déjeunèrent.

Vers deux heures, ils ressortaient pour se rendre à la Chambre. Comme ils traversaient le pont de la Concorde, ils virent une auto puissante qui filait, parmi les cris et des acclamations. Agrippés au capotage, des jeunes gens hurlaient et chantaient. C'était Clemenceau qui passait.

Pour pénétrer dans le Palais-Bourbon, ils durent fendre une foule dense.

Depuis longtemps, toutes les places des tribunes publiques étaient occupées. Sur le quai, dans la cour, le vestibule, la salle d'attente, les couloirs et les escaliers ; dans le moindre coin et le moindre espace des centaines de gens attendaient pourtant, illusionnés et tenaces, espérant, malgré tout, pouvoir assister à la grande séance, la séance historique qui se préparait.

Les huissiers, assaillis de toutes parts, n'arrivaient pas à calmer l'impatience des derniers porteurs de cartes qui montraient vainement leur laissez-passer inutile ; des députés, non moins vainement, cherchaient à obtenir du chef des huissiers des places dont il ne disposait plus.

Dans les pas-perdus, c'était l'animation des grands jours, toute une cohue de journalistes plus ou moins authentiques qu'on ne voit que dans des circonstances extraordinaires et qui surgissent d'on ne sait où, représentants de vagues feuilles parisiennes ou provinciales auxquelles ils n'ont jamais envoyé la moindre ligne, le moindre compte rendu.

Quelle affluence ! Jamais on n'en avait vu certainement de semblable !

Un roulement de tambour soudain s'éleva. Le Président, sortant de ses appartements, se rendait à la salle des séances, entre deux haies de soldats, avec le cérémonial habituel et ridicule. Les têtes, sur son passage, se découvrirent, obligatoirement.

— Montons ! dit Courtès à Pollaure et ils gagnèrent la tribune de la presse, pleine d'autres journalistes, professionnels et amateurs, entassés les uns sur les autres et devisant bruyamment.

M. Deschanel entra. Les bancs des députés se garnirent. Mais c'était une fausse entrée, le gouvernement ne devant faire sa déclaration qu'à 4 heures.

La séance, à peine ouverte, fut suspendue.

Patiemment, on attendit. A 3 h. 50, les députés, qui s'étaient égaillés dans les couloirs, revinrent, parmi le brouhaha.

Et l'on vit alors, par la porte de gauche, apparaître le président du Conseil déjà baptisé le libérateur par certains journaux à sa dévotion ou à sa solde.

Il surgit, suivi du général Mordacq, de M. Mandé et de tous les ministres et sous-secrétaires d'Etat.

Et ce fut une ovation indescriptible. Les députés se lèvent, le public se lève, les journalistes se lèvent un tonnerre d'applaudissements roule ; les députés se précipitent dans l'hémicycle, en applaudissant toujours le dictateur.

Lui, à un geste de la main, semble demander que la manifestation s'arrête. Mais l'ovation, au lieu de s'apaiser, se renforce, s'étend, s'amplifie. C'est une apothéose.

Clemenceau, flanqué de tous ses ministres et demi-ministres, s'est assis au banc du gouvernement.

Un silence se fait, puis l'on voit le président du Conseil demander la parole et monter à la tribune où il est salué de nouvelles et délirantes acclamations.

— Messieurs, dit-il, il n'y a qu'une manière de reconnaître de tels hommages, venant d'une assemblée parlementaire, si exagérés qu'ils puissent être. C'est de nous faire les uns aux autres, à cette heure, la promesse de toujours travailler de toutes les forces de notre cœur au bien public.

Courtès écoute. Il écoute attentivement, avidement. Cabotinage ? Sincérité ?

Il prend dans sa poche une lorgnette et il dévisage l'homme. L'émotion qu'il ne constate pas sur la physionomie dure et parcheminée, réside-t-elle dans le cœur, et la voix, saccadée et rocailleuse, laisse-t-elle percer la sensibilité dissimulée de l'âme ?

Clemenceau a tiré de sa jaquette un document recouvert en vert. Il le déplie et le lit. Ce sont les conditions de l'armistice.

Première condition : Cessation des hostilités sur terre et dans les airs, six heures après la signature de l'armistice.

Clemenceau, cette première condition énoncée, déclare :

« Le feu a cessé ce matin sur tout le front à onze heures. »

La Chambre, debout, applaudit longuement et Courtès et Pollaure mêlent leurs applaudissements à ceux des députés, du public et de leurs confrères.

Depuis ce matin, onze heures, on ne se bat plus, on ne tire plus, on n'assassine plus.

Ils peuvent, eux aussi, applaudir ; ils peuvent, eux surtout, acclamer. Le sang a cessé de couler ; la paix, comme la colombe de l'arche, descend sur le monde délivré. Hosanna sur la terre sinon dans les cieux !

Mais Clemenceau continue la lecture des conditions.

Lentement, il énumère toutes les clauses. Plus elles sont dures, plus elles sont inexorables, plus les acclamations qui les accueillent sont chaleureuses et bruyantes. A chaque instant, mus comme par un ressort, les députés se lèvent et applaudissent. Lorsque la lecture finie, Clemenceau salue solennellement, au nom de la France une et indivisible, l'Alsace et la Lorraine retrouvées, c'est de la frénésie. Sous le ressort invisible qui se déclenche, la Chambre tout entière est debout et hurle démoniaquement.

Lorsque Clemenceau, élevant les bras, s'écrie :

« Honneur à nos grands morts qui nous ont fait cette victoire », c'est de la démente pure.

Lorsqu'enfin il évoque le retour des soldats passant sous l'Arc de Triomphe, il semble que tout va crouler et s'abolir. Une triple salve d'applaudissements éclate, et députés, journalistes et public confondus dans la même admiration, le même délire et la même duperie l'accompagnent jusqu'à son banc de leurs vivats éperdus.

Jamais homme d'Etat ne connut pareil triomphe.

Courtès et Pollaure avaient écouté, envahis d'amertume et de tristesse, la lecture des conditions d'armistice. C'était ça la paix du Droit ? Jamais vainqueur n'avait imposé à un vaincu humiliation si outrageante et volontés si draconiennes ; jamais

vainqueur n'avait parlé à un vaincu avec une telle brutalité et un tel cynisme

— Armistice de Brennus, dit Pollaure.

— Nous n'avons plus qu'à nous faire naturaliser Alle-mands, ajouta Courtès, mi-sérieux, mi plaisant, à la grande indignation des journalistes bourgeois qui voulaient le conduire à la questure et déposer contre lui une plainte.

Mais la séance continuait et M. Deschanel prononçait un discours grandiloquent qui, plusieurs fois, fit aussi se lever la Chambre, de ce même mouvement automatique qui dressait les députés à leurs pupitres et les faisaient, aussitôt après, se rasseoir, tels des pantins mécaniques de choix et de prix.

Et l'on entendit le citoyen Albert Thomas demander que deux représentants de l'Alsace-Lorraine au Reichstag, qui étaient présents dans une tribune et dont l'un avait, avant la guerre, flagorné bassement le Kaiser, eussent les honneurs de la séance.

La Chambre, encore une fois, se leva et se tournant vers les deux parlementaires alsaciens-lorrains qui saluaient de la tête, elle leur fit une longue ovation.

Puis l'on suspendit la séance cependant que les députés entonnaient *la Marseillaise*, reprise en chœur par les journalistes et le public.

— Je vais mettre en manchette : «Le jour de gloire », dit le rédacteur en chef du Petit Lutéçois.

— Une gloire qui coûte cher, observa Pollaure.

— Allons-nous-en ! fit Courtès, qui étouffait. Laissons-les à leur stupre. Ils l'ont enfin, leur victoire. Puisse la France ne pas en mourir !

Et ils quittèrent le Palais.

Sur le quai, devant les grilles, une foule nombreuse stationnait toujours. Des soldats ivres, qui chantaient à tue-tête *la Marseillaise*, déambulaient. On les acclama.

Courtès et Pollaure sautèrent dans un taxi et se firent conduire à la *Paix* pour préparer le numéro du lendemain matin.

Des pensées confuses et diverses les agitaient. Autant la séance de la Chambre les avait écoeurés, autant les manifestations auxquelles elle avait donné lieu leur avaient paru théâtrales et le triomphe de Clemenceau indécent, autant ils trouvaient légitimes la joie et l'exaltation populaires, si explicables dans leur exagération même.

Sans doute, c'était la victoire que toute la population jetée en torrent dans les rues célébrait et une telle victoire, caractérisée par les conditions d'armistice que Clemenceau venait de lire, pouvait avoir des conséquences aussi terribles et aussi désastreuses que la défaite.

Mais c'était aussi et surtout la paix que le peuple fêtait, la paix si souvent, si ardemment et si vainement invoquée et qui avait fini par être sensible aux prières émouvantes que, dans tous les pays, dans toutes les classes, dans tous les milieux, on lui avait adressées et qui étaient montées vers elle comme un encens.

La déesse, à la longue, s'était laissé fléchir et aux libations sanglantes répandues par le monde succédaient d'autres libations et c'était le vin généreux aimé des hommes et des dieux qui coulait maintenant, à la place du sang.

Au journal, outre la rédaction, de nombreux camarades étaient là qui félicitèrent Courtès de sa libération.

Certains s'indignaient des scènes de la rue qui prenaient, avec la nuit venue, un caractère de plus en plus grossier et licencieux.

— Je viens des boulevards. C'est une ignominie, dit l'un deux. Si on les laissait faire, ils feraient l'amour en pleine rue.

— C'est la paix, répondit Courtès, indulgent : la paix plus encore que la victoire. Et l'on a tant souffert depuis cinq ans que l'on a bien le droit de s'amuser un peu et même beaucoup.

Son article écrit, il alla dîner, avec ses collaborateurs, dans un petit restaurant du voisinage où les mets étaient simples et le vin délicieux. Le restaurant, qui n'avait, le soir, que quelques habitués, était pour une fois rempli de clients et ce fut à grande-peine que les rédacteurs de la *Paix* purent se faire servir.

Des groupes bruyants faisaient à tout moment irruption puis, ne trouvant pas de place, s'en retournaient, avec des cris inarticulés et des chants qui voulaient être martiaux.

Et, par la porte et les fenêtres ouvertes, on voyait défiler des cortèges de gens titubants d'où montaient l'inévitable *Marseillaise* et la fatale *Madelon*. Et le refrain déjà entendu l'après-midi s'élevait aussi, plus lancinant, plus obsédant, plus stupide que jamais :

*Ah ! fallait pas ! fallait pas qu'il y aille !*

*Ah ! fallait pas ! fallait pas y aller !*

— Allons voir sur les boulevards, proposa Courtès, le repas terminé. Rendons-nous compte. C'est une journée historique, ne l'oublions pas.

Ils prirent la rue Montmartre. Des lampions scintillaient à toutes les fenêtres et, dans tout Paris, les monuments étaient illuminés. On avait rétabli la lumière d'avant-guerre et c'était, pour les yeux déshabitués de cet éclairage, comme un éblouissement.

Sur les boulevards, un remous énorme saisissait des paquets d'hommes et de femmes et, les entraînant par centaines, les jetait aux bras les uns des autres en des étreintes lascives ou avinées — les deux souvent — d'où ils ne sortaient que pour connaître des contacts plus lascifs et plus avinés encore. Un vent de bestialité soufflait sur toutes ces nuques que la main de fer de la guerre ne serrait plus et qui frissonnaient maintenant de luxure dans l'immense débordement de la victoire et de la paix confondues.

Les soldats, surtout, étaient à l'honneur après avoir été si longtemps et si cruellement à la peine. Des femmes se jetaient à leur cou, leur prodiguaient les baisers et les fleurs et c'étaient, dans les hôtels proches, des accouplements forcenés et multiples. •

Courtès et ses amis virent un soldat américain, grand comme un géant, portant sur ses épaules une pyramide de jeunes femmes qui brandissaient des drapeaux aux couleurs des Etats-Unis et poussaient en l'honneur de la République d'outre-mer des vivats retentissants.

Tout d'un coup, bousculée, la pyramide s'écroula et les jeunes femmes, happées dans leur chute par des mains tentaculaires, sentirent frémir sur leurs lèvres des lèvres gloutonnes. Echevelées et dépoitraillées, dans un abandon impudique et canaille, elles rendaient les baisers, tandis que d'autres femmes se hissaient déjà aux épaules de l'Américain secoué d'un rire formidable et enfantin.

Et une vraie chasse à la femme avait lieu. Des jeunes gens, en des poursuites brutales, fourrageaient dans les corsages, palpaient les seins, cherchaient des organes plus sensibles et plus cachés encore. Et c'étaient des baisers voraces et des attouchements rudes.

Des ivrognes, portés par la foule qui étayait de sa masse leur équilibre menacé, hurlaient des chansons patriotiques que des sonneries de clairon et des roulements de tambour, parfois, accompagnaient, tant il est vrai que l'ivrognerie, le patriotisme et la musique dite militaire s'accordent parfaitement.

— Ça s'explique, mais ce n'est pas beau, reconnut Courtès.

Il se rappelait les boulevards du 31 juillet 1914, la foule qui, ce soir-là aussi, battait de ses vagues tumultueuses les trottoirs et la chaussée, dans l'attente fébrile de la mobilisation imminente.

L'affluence était aujourd'hui la même. Paris tout entier semblait, comme alors,

s'être donné rendez-vous dans ces artères engorgées. Mais le Paris de 1914, secoué par l'assassinat de Jaurès, avait tout de même — quelles que fussent les scènes nationalistes qui s'y déroulaient — une autre tenue et une autre dignité.

Ils étaient loin, il est vrai, ces jours-là. La guerre depuis, avait passé, dévastant les corps, les consciences, les cerveaux et les sens.

Au carrefour de la rue Drouot, la rédaction de la *Paix* fut coupée en deux par un tourbillon. Courtès vainement chercha à retrouver ses amis dispersés. Il restait seul avec Pollaure.

Poussés par le flot grondant et irrésistible, ils atteignirent la place de l'Opéra. Quarante mille personnes stationnaient sur le terre-plein. Des projecteurs déversaient sur elles des rafales de lueurs blanches, rouges et bleues. Et c'était, sous cette avalanche multicolore de lumière, un inimaginable grouillement.

Un baryton de l'opéra emboucha un clairon et lança deux coups éclatants. Et l'on vit apparaître, au haut des marches, Madeleine Rivier, la célèbre actrice que Courtès, un soir de raid, avait entendue chantant *la Marseillaise* et qu'il avait vue buvant si prestement le champagne, dans la cave de la rue Nicolo.

Elle était drapée des trois couleurs, coiffée du nœud alsacien et elle tenait à la main le drapeau français.

Et elle chanta, une fois de plus, l'hymne national dont la foule, en chœur, reprit le refrain.

Puis d'autres artistes entonnèrent, parmi des acclamations, des hymnes alliés.

Et cependant que Courtès et Pollaure rentraient chez eux, Paris poursuivait sans vergogne sa nuit de beuverie et de fornication.